

RESISTANCE UNIE

en Gironde

N°109 bis - 26^{ème} année

Sites Internet:

<http://www.ffi33.org>

<http://www.anacr33.org>

ISSN 0992-6852 - prix au numéro: 3 €

Le magazine ouvert à tous les Résistants et à ceux qui partagent leurs valeurs.

Numéro spécial

CONCOURS DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION ANNÉE 2014-2015

Thème 2014 - 2015

*« La libération des camps nazis,
le retour des déportés
et la découverte de l'univers concentrationnaire »*

maquette: Jacques Loiseau

*Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance
13 rue Edmond Blanc - Caychac - 33290 - Blanquefort*

I - Introduction

Le thème, qui nous est ici proposé, semble, de lui-même, se scinder en trois chapitres:

La libération des camps nazis,
Le retour des déportés,
La découverte de l'univers concentrationnaire.

Il semble nécessaire de rappeler les principales questions qui, à ce jour, ont été posées et auxquelles ils nous faudra bien répondre; ainsi, entre autres précisions recherchées, peut-on parler réellement de libération des camps, au sens littéral du terme, alors que la majorité des détenus se trouvait en colonnes migratoires sur les routes du Reich, population s'effilochant au gré des hectomètres vaincus.

Par ailleurs, est-il possible d'avancer que la découverte de l'univers concentrationnaire fut totale pour tous. Nous allons essayer de répondre à cela.

II - La libération des camps nazis

Déshumanisation, travaux forcés, coups, tortures physiques et morales, massacres, Himmler et ses SS ont agi en criminels pendant de longues années dans l'impunité du vainqueur; vint un temps où la victoire, les victoires, échappèrent à Hitler et à ses troupes. Les armées Alliées à l'Ouest, les Russes à l'Est resserrèrent enfin l'étau.

L'existence des actes criminels de l'Allemagne nazie était connue de tous, mais non pas leur ampleur ni le sinistre étalage de fosses creusées à la hâte débordant de morts, de moribonds, les tonnes de cendres humaines extraites de fours, les femmes et les hommes décharnés, pratiquement des morts vivants. Les reconnaissant comme otages possibles et preuves accablantes, l'administration nazie, déjà perdue dans l'horrible, décidait de faire disparaître ces témoins gênants.

Le 14 avril 1945, Heinrich Himmler ordonnait l'élimination des déportés avant l'arrivée des troupes alliées. Ce n'était en fait que la confirmation des instructions données à Anton Kaindl, commandant du camp: "Extermination des détenus du camp". Ainsi, 5.000 détenus furent tués en février et mars 1945(1).

La fin évidente et inéluctable du régime nazi allait projeter hors des camps une masse déliquescence de détenus à la limite de la survie, preuve de sa barbarie et qu'il n'entendait pas laisser témoigner. Se déclenchaient alors les évacuations par voies ferrées, par route, le plus souvent à pied. Ils furent nombreux ceux qui périrent d'épuisement, la fatigue entraînant une balle SS dans la nuque. Ce fut le drame de Gardelegen puis celui de la baie de Lübeck deux tragédies dont il nous faudra parler.



Les camps d'extermination e de concentration nazie

C'est là la dure réalité de ce que l'on a coutume d'appeler "Les marches de la mort"; ces marches dont les survivants découvraient, souvent avec surprise, les troupes alliées qu'elles soient russes, anglo-américaines ou françaises. Les gardes SS s'étaient volatilisés les laissant libres dans la nature.

Ces soldats alliés, libérateurs, dans leur avance

victorieuse, ouvraient les portes des camps, parfois vides hormis les corps sans vie qui les peuplaient, souvent abandonnés aux moribonds ou aux grands malades qu'il n'avait pas été possible de faire suivre.

Pour beaucoup, la libération ou, tout au moins, la fin du cauchemar, survint sur la route.

Dans certains camps, le Comité International de Résistance avait pu prendre les commandes libératrices et neutraliser ainsi la période transitoire de la fuite des SS à l'arrivée des troupes alliées.

Pour finir, sachez que se mit en place un mode libérateur qu'il ne faut pas oublier, bien qu'il fût cousu de fil blanc et d'arrière pensée. Il s'agit des bus blancs de la Croix Rouge suédoise dont le fer de lance fut le comte suédois Folke Bernadotte. Cette structure devait permettre de sauver un total de 15.345 déportés soit: 7.795 scandinaves et 7.550 d'autres pays.

1

Le livre de la Déportation, Marcel Ruby, Robert Laffont, Paris, 1995

1°) La Liberté ou la Mort ?

Rien de révolutionnaire dans cette expression tirée de l'allocution que Guy Chataigné(1), déporté de Sachsenhausen, ayant participé au "marches de la mort", tint au Bois de Below le 11 avril 2003. Non, c'était la question que chacun des détenus pouvait se poser alors. Ce n'était pas un choix possible mais une interrogation

En effet, alors que la canonnade victorieuse se rapprochait de jour en jour, d'heure en heure, l'espoir ténu, si fragile, restait suspendu à la seule décision d'un SS ou, même, à la férocité de son chien.

Et puis la destination ! De nombreux camps sont évacués sur Bergen-Belsen dont l'effectif passait de 15.227 détenus en décembre 1944 à 50.000 en mars 1945. Le 15 avril 1945, les Britanniques découvraient dans ce camp environ 60.000 individus(2). Une simple estimation donnait 37.000 morts avant la libération et 13.000 après et jusqu'à la fin du mois de juin. On sait le choc qu'allait produire le film fait lors de l'ouverture du camp, projetant au premier plan les effets de la civilisation nationale-socialiste. Un spectacle insoutenable encore de nos jours.

Certains convois ne purent atteindre le camp de Bergen-Belsen. C'est ainsi que l'un d'eux, venant de Dora, se trouvait stoppé à Gardelegen par une attaque aérienne. Quelques détenus s'évadaient

¹ <http://www.ffi33.org/deportation/temoins/jehova/below.htm>

² *Mémorial de la Déportation, tome 1, page 172*



*La grange de Gardelegen
(Common Wikipedia)*

Cimetière de Gerdelegen

Ici reposent 1016 prisonniers de guerre alliés tués par leurs gardiens.

Ils ont été enterrés par les habitants de Gerdelegen qui ont la responsabilité des tombes afin qu'elles restent toujours aussi vertes que le souvenir de ces malheureux restera dans le coeur des hommes épris de liberté partout dans a monde."

Plaque apposée au cimetière

entraînant évidemment les SS à leurs troussees. Puis, un second convoi arrivait.

Le 12 avril 1945, le kreisleiter Gerhard Thiele souhaitait faire disparaître le millier de détenus sous son contrôle avant l'arrivée de l'armée américaine. Dés le lendemain, les détenus sont conduits vers la grange de Gardelegen. Dans ce bâtiment, sur le sol, de la

paille(3) qui pourrait être accueillante, mais le feu éclate une fois les portes fermées; chacun s'emploie à l'éteindre. Apparaît alors un chef SS, une torche enflammée dans une main, un revolver dans l'autre; le feu reprend dans la paille. Des hommes veulent s'enfuir, ils se présentent aux portes et sont abattus impitoyablement par des salves de mitraillettes. C'est un massacre qui va durer des heures..

Tôt, le lendemain matin, des civils qui ont été appelés pour jouer les fossoyeurs, creusent une fosse dans laquelle ils vont vouloir faire glisser les 1.016 victimes dénombrées; seuls, 300 cadavres ont pu être ensevelis.

Le 15, la 102 ème division de l'armée américaine découvre la tragédie; entretemps les SS ont fui. Le major Keating, chef des libérateurs envisage, un instant, de bombarder la ville à titre de représailles.(4)

La population de Gardelegen, connaissant bien la situation, dut défilier devant les cadavres, fournir les linceuls et assister à l'inhumation. Les tombes furent creusées par les membres de la Jeunesse Hitlérienne locale. Le mercredi 25 avril, 1016 habitant de la commune eurent à porter une croix, en procession, du centre ville à la grange d'Isenschnible,.

La liberté ou la mort !

³ *Témoignage de Georges Crétin, rescapé*

⁴ <http://www.encyclopedie.bsditions.fr>

2°) L'évacuation du camp de Sachsenhausen

L'évacuation des camps décidée fallait-il encore trouver un point de chute final; Bergen-Belsen, on l'a vu était l'un d'eux. D'autres furent utilisés comme Neuengamme.

Parmi les modes de transport employés, en dehors de la marche, les wagons à bestiaux, mais aussi les simples plateaux découverts sur lesquels tant de déportés devaient mourir de froid, ensevelis sous la neige, figés par glaciation totale.

La carte présentée en page suivante est une mise à plat de ce que fut l'évacuation du camp de Sachsenhausen. Le parcours détaillé des quelques 200 kilomètres que durent parcourir les évacués de Sachsenhausen, dans le froid, la faim au ventre mais aussi avec une soif insupportable et la continuelle menace des SS ulcérés par leur défaite. L'acuité de la question précédemment posée avait toute sa valeur car, sans alourdir le traît, il était bien réel de sentir la mort dans le sillage de ces jeunes hommes qui avaient

à peine ving ans, quand ils les avaient.

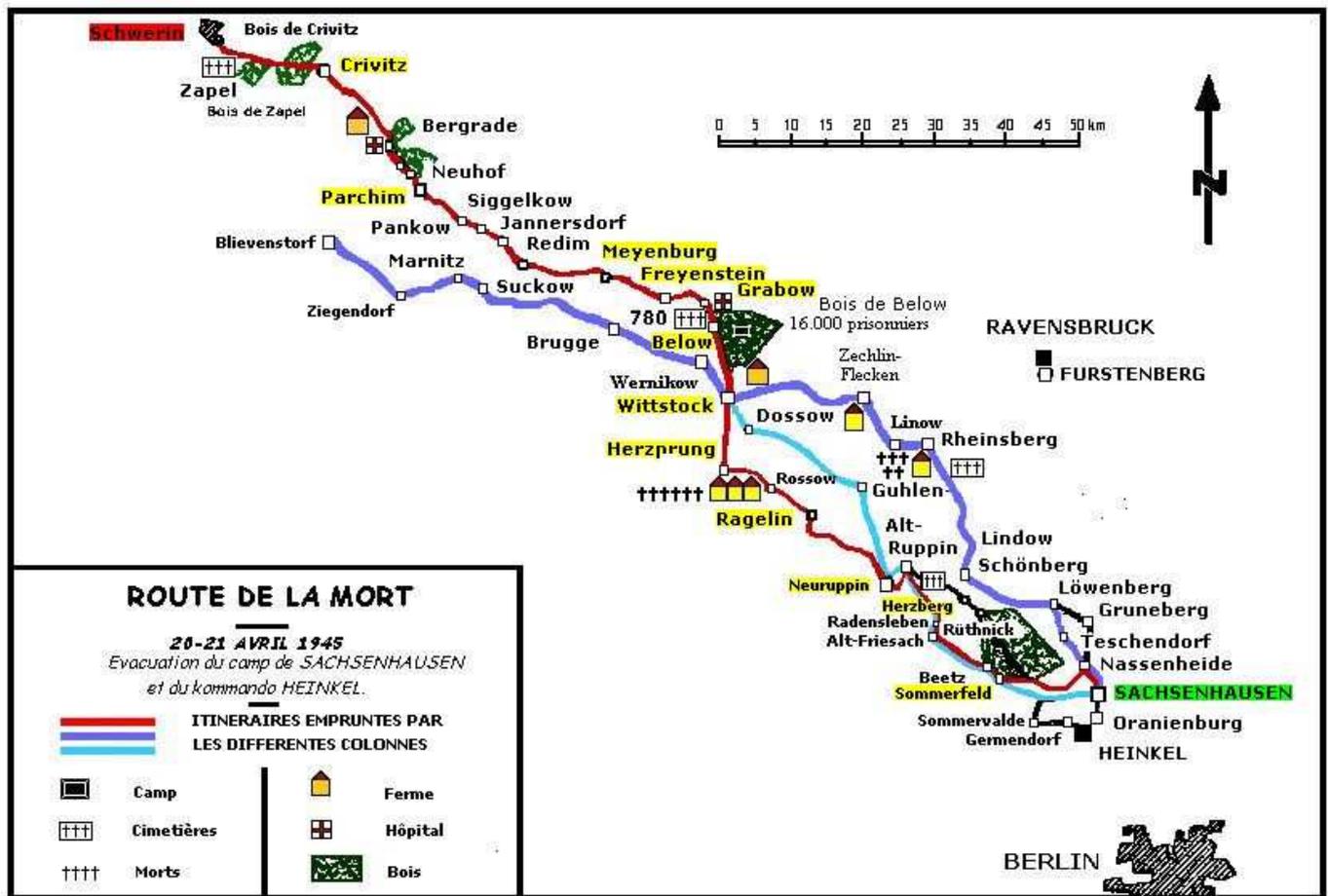
Nous avons la possibilité de vous proposer des extraits du témoignage de Monsieur Guy Chataigné, déporté du camp de Sachsenhausen, qui participa à ce long et difficile parcours et à ce sinistre jeu du destin qui puisait à son gré dans cette pauvre troupe.

" Survivre était un bienfait. qui ne pouvait que laisser derrière lui une trace indélébile.

Le 21 avril 1945, alors que dans le lointain s'enfile la canonnade, les quelques 33.000 détenus du camp de Sachsenhausen sont jetés brutalement sur les routes. Les Français en dernier. Les 230 Témoins de Jéhovah ferment la marche. Ils ne savent qu'une seule chose, cette évacuation ne va déboucher que sur une seule alternative: la liberté ou la mort. Ils conçoivent la plus grande des craintes sur le sort qui va être réservé à leurs 3.000 camarades restés dans les « Revier », tuberculeux, dysentériques, blessés et estropiés dont le nombre s'est accru avec le récent bombardement du

soldatesque, qui encadra les colonnes, rivalisa de sauvagerie. Dès les premières heures de la marche, ceux des détenus, exténués et incapables de soutenir la cadence, sont impitoyablement abattus d'une balle dans la nuque ou dans la bouche et abandonnés sur le bord du fossé, à Nassenheide et Sommerfeld. Cette situation abominable se vérifie sur chacun des itinéraires suivis par les Herzbberg, Altruppinn et Neuruppinn,

queue de la colonne, le claquement d'un coup de feu signalait un nouveau crime. La précision des dates et des lieux rapportés tient au fait que j'ai pu, tout au long de ce calvaire, consigner de manière concise, les faits saillants de chaque jour sur un petit carnet de route, un Merkbuch de la Wehrmacht recueilli sur les décombres fumants du bombardement de Klinger, le 10 avril, et renseigné à l'aide d'un minuscule crayon, passé au travers de toutes les fouilles. (1) Tout au long de la marche, des



Les principales étapes surlignées se retrouvent sur la carte suivante

kommando Klinker.

Bien que rompus à la haine meurtrière des S.S qui s'était exercée sur leurs victimes tout au long de leur séjour à Sachsenhausen et ses kommandos, nous avons eu à subir, durant ces douze jours, toute la démesure d'une cruauté, d'un sadisme et d'un total mépris de la vie des êtres dont ils avaient la charge. Qu'il se soit agi des S.S. de tous grades, des Volksdeutsche (Ukrainiens, Hongrois ou Lettons), des détenus de droit commun, criminels de sang, qui avaient été revêtus de l'uniforme et dotés d'un fusil, la

localité où 75 des nôtres reposent au cimetière et 17 à Herzprung où nous faisons une brève halte, dans une ferme, le 24 avril.

Ce jour-là, j'ai personnellement éprouvé un mortifiant sentiment d'échec. Bien qu'aussi diminué que tout autre, je m'efforçai de remorquer par l'épaule un gars du Nord, connu au camp sous le surnom de « Ch'timi ». Grand, décharné et à la limite de ses forces, ce camarade, au bout de quelques kilomètres, me pria de le laisser à son sort et lâcha irrémédiablement prise. Quelques instants plus tard, dans la toute proche

manifestations de solidarité permirent à des êtres rendus de tenir, de marcher encore et de ne pas être atteint par les tueurs qui suivaient de près, l'arme dégainée. Ce sont ainsi des grappes humaines, pitoyables, qui avancent avec peine, les plus faibles au milieu. Trop souvent, hélas, malgré cet élan de générosité qui fut l'honneur des déportés, c'est la mort qui l'emportera.

Sur de mauvaises routes, les cadavres jalonnent les bas-côtés, recroquevillés ou allongés sur le ventre. La soif – le pire des supplices – domine le froid et la faim

1 Voir en annexe page 15

quand nous traversons Wittstock de nuit. Nous atteignons un bois déjà fort peuplé, dont le nom sera connu le lendemain, jeudi 26 avril: Below. Les S.S. y ont aménagé un camp provisoire, rectangle de 20 hectares, entourés de fils de fer barbelés, mais dont la délimitation réelle est assurée par le tir à vue des nombreux Posten particulièrement excités par l'approche des troupes soviétiques.

Du 23 au 29 avril, 33.000 déportés, dont 7.000 femmes venues de kommandos extérieurs de Ravensbrück, vont marquer une halte dans ces lieux. Une jungle où s'exerce la loi du plus fort chez des êtres qu'une faim intolérable accule à la démence ou conduit aux pires exactions/. Vols, bagarres, cas d'anthropophagie observés aux abords de la fosse commune où plus de 400 morts ont été enfouis. Ces débordements, ce ravalement, cette négation de la dignité humaine, conséquences directes d'une extrême détresse sont, plus que la mise à mort, le pire des crimes commis par la race des seigneurs.

L'existence d'une infirmerie provisoire – installée dans des granges à Grabow par les S.S. pour pallier des épidémies – n'est pas connue de la masse des déportés, bien que plus d'un millier y seront soignés par des médecins et infirmiers en rayé. Les 132 camarades, dont nous venons d'honorer la mémoire au cimetière de Grabow, y sont morts.

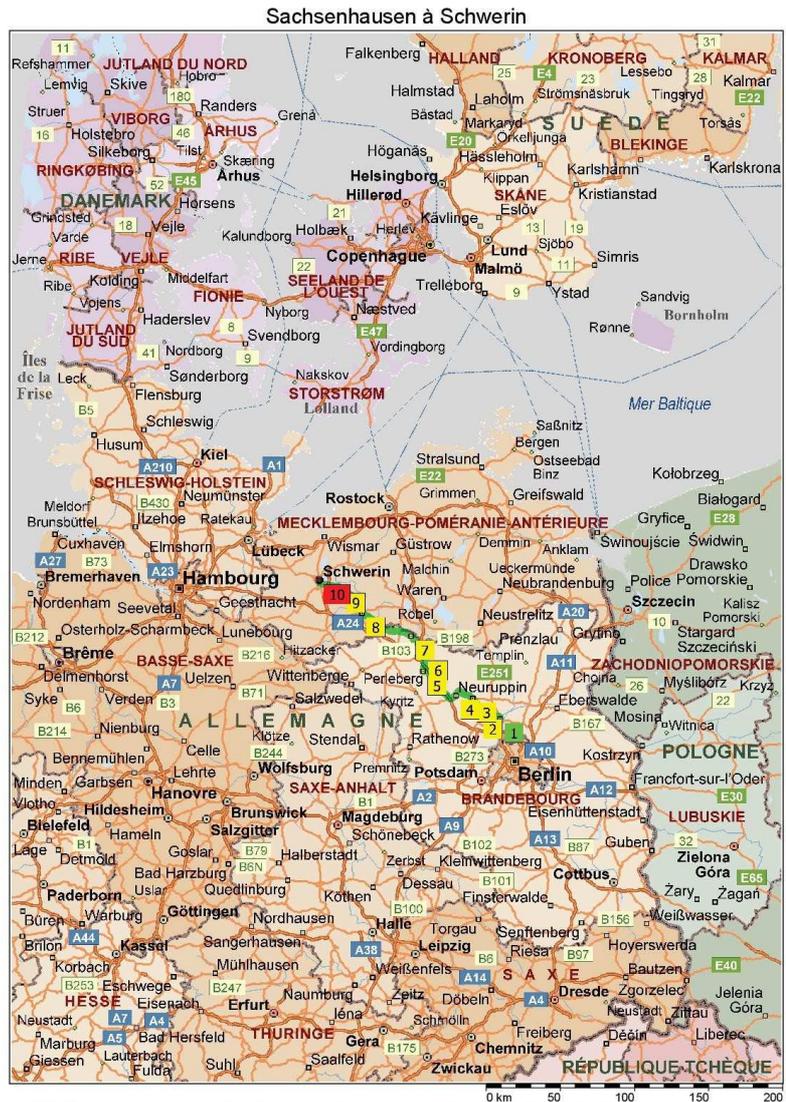
Dans le bois, des groupes se constituent par affinité pour mieux affronter l'adversité. La préoccupation, l'idée fixe, c'est de calmer la soif, la faim et de se protéger du froid qu'entretiennent nos pauvres hardes mouillées par une pluie glaciale. Les pissenlits, les orties, les feuilles les plus basses ont disparu; les herbes et les faines des hêtres, sont devenues rares. Les écorces des arbres sont arrachées, autant pour tenter de se nourrir que pour alimenter un feu. Le tronc dénudé des arbres est gratté pour se procurer une sorte de pâte de bois qui sera ajoutée à la cuillerée de gruau, distribuée le 26, à raison d'une par homme.

Dans les fossés, les eaux ont été polluées à l'extrême par toutes souillures. Ceux qui les utilisent en mourront. S'approcher du seul point d'eau potable dans une ferme à la lisière du bois occupée par les S.S., c'est jouer à la roulette russe, les gardiens en

autorisant ou interdisant l'accès au gré de leur humeur souvent meurtrière. Dans le bois, totalement harassés, certains se roulent dans leur couverture et s'affalent sur le sol. Ils ne se relèveront pas. C'est dans ce climat d'épouvante qu'un événement attendu depuis plusieurs jours apporte une lueur d'espoir. La venue de 13 camions de la Croix-Rouge, le 28, est saluée par les vivats, autant pour l'irruption rassurante d'une organisation internationale que pour la distribution forcément insuffisante de colis alimentaires : un pour trois hommes.

Cette distribution donne d'ailleurs lieu à de lamentables scènes de pillage que les convoyeurs sont incapables de contenir. Ici, me remonte en mémoire le visage grimaçant de détenus exténués appuyés le long d'un arbre, que des camarades aident à porter à leur bouche de petites galettes qu'ils ont peine à mâcher. La

nourriture leur est devenue inutile. Le dimanche 29 avril, l'Armée Rouge est à 30 kms de Wittstock. Dès les premières heures, le bois est évacué; la marche reprend dans l'immuable direction du nord-ouest, celle de Lübeck. Contrairement à ce qui a pu être dit et écrit, malgré le rôle précieux et irremplaçable qu'à joué la Croix-Rouge en faveur des détenus, durant cette horrible période, et malgré les assurances qu'elle avait reçues des Kolomenführer, après Below comme avant, dans le Mecklembourg comme dans le Brandebourg, les tueries se sont poursuivies. La halte de Below n'a en rien restauré les forces des bagnards. Leurs pauvres muscles – ou ce qu'il en reste – sont tétanisés et chaque pas est un supplice. Les traînants donnent de l'ouvrage aux assassins. Les lourds chariots S.S., chargés de



*Neuengamme restait à environ 80 kms entre Hambour et Geesthacht
Lübeck n'était pas loin
(Les principales étapes sont numérotées)*

bagages et de vêtements sont toujours là, traînés et poussés par dix à vingt esclaves encouragés à coups de bottes et de crosses. Rares sont ceux qui ont échappé à cette épuisante corvée.

Le 1^{er} mai – nous l'apprendrons plus tard – les colonnes dirigées vers Ludwigslust ont été libérées par les Alliés à Blievensdorf.

Le plus grand nombre est dirigé vers Crivitz sur des routes encombrées de cohortes de réfugiés et d'unités de la Wehrmacht soumises à des mitraillages aériens. Les colonnes empruntent des chemins à travers bois, également mitraillés mais avec moins d'intensité. C'est toujours, et toujours, la balle dans la nuque qui multiplie les cadavres.

A Parchim, sont enterrées 40 victimes de la marche, parmi lesquelles 22 Allemands; un nombre disproportionné qui laisse penser à une exécution sélective.

Dans cette localité, nous avons été horrifiés par le geste criminel d'un S.S. qui frappa brutalement à la tête une vieille dame qui tendait une cuvette d'eau aux malheureux cheminant devant sa porte. La sauvagerie se déchaînera à Zapel-Ausban où des déportés ont été enfouis dans deux charniers.

La liberté sourira à 18.000 rescapés dans la forêt de Raben-Steinfeld où ils rencontrent les soviétiques.

Passé Crivitz, à l'approche de Schwerin, le mercredi 2 mai, en milieu d'après-midi, dans une indescriptible cohue de réfugiés et de soldats, la garde se relâche, les S.S. disparaissent. Nous franchissons le canal, libres, dans le secteur des Américains qui viennent d'opérer leur jonction avec les Soviétiques.

La baie de Lübeck n'est qu'à 80 kms. Le lendemain, aux mêmes heures, au large du port de Neustadt, se consommera la plus grande tragédie de l'histoire navale de tous les temps, diaboliquement

conçue et organisé par les assassins aux abois. L'immense majorité des déportés, qui ont été embarqués sur des bateaux dont le principal est le « Cap Arcona », mourront noyés, brûlés, mitraillés, étouffés, engloutis dans la rade. L'arrivée des premiers chars britanniques arrêtera le massacre.

A Schwerin, comme ailleurs, la libération ne donne lieu à aucun débordement de joie. Trop écrasés de lassitude, toujours tenaillés par la faim, alors que nous demeurons livrés à nous-mêmes, nous ne ressentons qu'un immense soulagement, muet.

Libres, de nombreux déportés ne pourront pas échapper à la camarade qui demeure pendue à leurs basques. Et puis, surnage dans les esprits la vision de ces milliers de morts, nos frères, enjambés au long des 200 kilomètres de cette marche hallucinante. "

Guy Chataigné

Pendant ce temps, l'Arme rouge entrait dans le camp de Sachsenhausen où elle trouvait 3.000 hommes et 2.000 femmes et quelques enfants malades. Dans le convoi d'évacuation il restait 18.000 survivants sur les 30.000 hommes de Sachsenhausen et 5.000 femmes de Ravensbrück ayant pris le départ(1).

¹ *Mémorial de la Déportation, tome 1, page 183*

3°) Le drame de Lübeck

Ce drame maritime fait également partie de l'historique du camp de Neuengamme qui, à l'heure de l'évacuation des déportés, faisait office de point de rassemblement.

On a vu qu'il en était ainsi pour les colonnes de Sachsenhausen comme pour celles de Ravensbrück qui, fort heureusement, arrivèrent avec suffisamment de retard pour échapper à l'atroce fin de ces malheureux piégés dans les eaux de la Baltique.



*Mémorial international des déportés victimes du Cap Arcona et du Thielbek dans le cimetière d'honneur à Neustadt en Holstein
Creative Commons*

enlevés ainsi que tout pouvant être utile en cas de naufrage, les bans et les banquettes pouvant fournir de possibles radeaux.(1) De même, sont détruites les portes étanches automatiques ainsi que l'équipement contre les incendies. Enfin, les soutes, vidées jusqu'alors, sont garnies d'un minimum de carburant, ce qui permet d'assurer la possibilité d'un sabordage rapide du bateau.(2).

Le Cap Arcona, ancien joyau de la marine allemande était considéré

Le mot d'ordre d'"Himmler d'éliminer les témoins de la barbarie nazie concentrationnaire demeurait la priorité de ses hommes de main.

tonneaux, l'Athen et le Deutschland IV navire-hôpital.. Le Cap Arcona était prévu pour 1.315 passagers et 475 hommes d'équipage.

comme l'un des plus beaux navires de sa génération, effectuant, en particulier, des croisières de luxe vers l'Amérique du sud. Il avait été réquisitionné, le 25 août 1939, pour rester à quai dans le port de

Dans la baie de Lübeck étaient ancrés, en particulier, le Cap Arcona avec, à ses côtés, le Thielbek, navire de 2815

La tragédie se dessine lorsque l'officier SS Kirstein fait disparaître tout système de sécurité: les gilets de sauvetage sont

¹ *Voir Cap Arcona - Wikipedia*

² *Rapport du Dr. Wilhem Lange déposé dans le musée de Neustadt*

Gotenhafen, sur la baie de Dantzig, servant de logement aux hommes de la Kriegsmarine.

Acteur principal du film allemand de propagande, "Le Titanic" il ne put, même pas assurer le transport dont il fut chargé en 1944, de transporter des civils et des soldats entre Gotenhafen et Copenhague. Sur panne de turbines il fut pris en remorque, réparé dans un chantier scandinave et restitué, en mauvais état à la compagnie Hamburg Süd, le 14 avril 1945; le Thielbek, pour sa part, ayant été touché précédemment, lors de l'été 1944, par plusieurs bombes, reçut l'ordre de rejoindre Lübeck, sans attendre la fin des réparations.

Le Cap Arcona était sous le commandement du capitaine Heinrich Bertram et, son collègue, John Jacobsen, se trouvait sur le Thielbek. Le 18 avril 1945, les deux capitaines étaient informés des projet nazis mis en place par Karl Kaufmann, Gauleiter de Hambourg, Commissaire à la Défense de l'Allemagne du Nord et Commissaire du Reich à la Marine marchande.

Le 19 avril 1944, Jacob Jacobsen est relevé de son commandement. Dès le 20, 11.000 déportés commencent à embarquer. Fritz Nobmann, capitaine de l'Athen refuse d'embarquer 2.300 déportés et 280 SS et kapos que l'officier SS Gehrig lui ordonne de transférer sur le Cap Arcona ancré au large. Menacé de mort, Nobmann s'exécute.

Ironie du sort, le capitaine Bertram, à son tour, refuse le transbordement des passagers de l'Athen qui doit repartir au port. Le 26 sous la menace d'un jugement sommaire, Bertram doit se résoudre et accepter l'embarquement .

Le 30 avril, le Cap Arcona pouvant théoriquement accepté 850 passagers et 475 hommes d'équipage dénombre à son bord: 6.500 déportés et 600 gardes (SS ou Kapos), sans compter le personnel d'équipage qui ne devait pas être conséquent.

L'Athen, quand à lui, accostait et affichait ostensiblement un drapeau blanc.

Le témoignage de Louis Maury (3)

Le 19 avril, les SS embarquent les déportés par groupes de 70 dans les wagons. Le lendemain, le train arrive à Lübeck. Les prisonniers sont transférés dans les cales de deux cargos : l'Athen et le Thielbeck.

Bousculés, poussés sur les passerelles, des milliers d'hommes sont jetés à fond de cale, écrit Louis Maury, embarqué sur l'Athen. Frappés à coups de crosse, nous glissons plutôt que nous descendons à une vitesse vertigineuse par une échelle murale haute d'environ 10 mètres. Comme du charbon dans une soute, pêle-mêle, Russes, Français, Polonais, Belges sont enfournés dans cet immense tombeau. Beaucoup perdent pied et s'écrasent au fond, entraînant dans leur chute ceux qui les précédaient. Les Posten (territoriaux de la Wehrmacht) tirent d'en haut pour dégager le pied de l'échelle, où des malheureux, les membres brisés, s'enchevêtrent.

Les premiers jours, pas de nourritures ni d'eau. Dans cette cale, l'atmosphère est irrespirable. Comme il n'y a pas de tinette, il faut uriner sur la culotte du voisin et effectuer l'autre opération sur ses pauvres talons. Nous sommes presque tous diarrhéiques, 500 hommes par cale. En plusieurs jours, le niveau d'excréments monte vite. Dès qu'il y a un peu de houle, cette marée d'excréments monte sur les côtés jusqu'à une hauteur de 20 centimètres.

Le troisième jour, les Allemands jettent des boules de pain, qui sont partagées selon la loi du plus fort. Le quatrième jour, la pluie qui suinte à travers les madriers qui obstruent l'entrée de la soute permet, enfin, de se désaltérer un peu.

Le Thielbeck reste au mouillage dans l'avant-port de Lübeck avec 3.000 détenus dans ses cales.

L'Athen quitte le quai avec 2.000 déportés dans ses soutes. Il rejoint au large le Cap Arcona, un ancien paquebot de croisière, et les prisonniers y sont transférés. Le Cap Arcona recevra d'autres « arrivages » et finira par héberger 6.500 déportés, sous la garde de 500 SS. A bord, les détenus allemands sont installés dans les cabines de première classe, les SS s'étant attribué les cabines de luxe. Aux Polonais et Tchèques les cabines de deuxième classe. Les Français, 1.500 environ, les Belges, Hollandais, Espagnols, Italiens se partagent la troisième classe, les Soviétiques restant dans les cales. Les Français apprécient cette amélioration de leur sort, car ils disposent enfin d'un peu d'eau courante, dont ils sont privés depuis longtemps.

Le 3 mai, dans la rade, les nombreux bâtiments de guerre allemands ayant tous disparu dans la nuit, il ne reste que les quatre bateaux de déportés : Cap Arcona, Thielbeck, Athen et Deutschland. Peu après 12 heures, l'Athée lève l'ancre et met le cap sur le port de Neustadt.

A 14 h 30, une escadrille de chasseurs bombardiers anglais pique sur les bateaux. La première bombe de 500 livres tombe entre le Cap Arcona et le Thielbeck. Les suivantes atteignent les bateaux. En vingt minutes, le Thielbeck sombre le premier avec 2.000 détenus dans ses cales. Une cinquantaine seulement parviendra à se sauver.

Le Deutschland sombre à son tour. Comme il est beaucoup plus au large, il n'y aura aucun survivant. Le Cap Arcona est touché à son tour à mort.

Plusieurs incendies s'allument, écrit Louis Maury. Le feu se propage à une vitesse extraordinaire. Quand les déportés Français et Belges parviennent à sortir de leurs cabines, il est déjà trop tard. Certaines issues ont été bloquées par les explosions. Les autres portes, qui devaient s'ouvrir vers l'intérieur, sont féroceement comprimées par la foule hurlante de douleur et d'effroi qui tente de s'enfuir vers l'entrepont. Les mitrailleuses des SS qui sont encore à bord ouvrent le feu. C'est

le reflux vers les écoutilles. La pression sur les portes est maintenant double ; elles ne cèderont ni d'un côté ni de l'autre : à l'extérieur c'est le feu des armes, à l'intérieur celui de l'incendie qui gagne du terrain. Dans les cales où sont parqués les Soviétiques, l'horreur est indescriptible. On se bat sans merci pour accéder aux quelques échelles de fer. L'atmosphère est devenue très vite irrespirable. Des centaines d'hommes asphyxiés sont piétinés par d'autres, qui s'écroulent à leur tour. Seuls les plus forts pourront se glisser à l'air libre : ils y découvriront une autre forme d'enfer. Le paquebot se couche sur le flanc et ne sombre pas car sa largeur est supérieure à la profondeur de la baie en cet endroit. Un petit nombre de déportés peuvent ainsi sortir par les hublots de bâbord et nagent vers le rivage proche de 3 kilomètres. De la berge, des SS les mitraillent.

150 hommes environ s'en tireront, dont 11 Français. Quand à l'Athen qui venait de s'éloigner des autres bâtiments, il va échapper miraculeusement au naufrage.

La DCA se déchaîne, des avions piquent, des explosions formidables secouent la coque, écrit Louis Maury qui est à bord. Une secousse plus formidable que les précédentes ébranle l'avant du navire. Les hommes sont hébétés, comme paralysés. Tout à coup, les Russes montent à l'assaut de l'échelle, soulèvent avec leurs épaules les énormes madriers en poussant des cris effrayants. Le plafond cède, le jour apparaît. Impossible de monter sur cette échelle unique, encombrée de mains, de pieds gluants. Nous nous accrochons aux épaules, aux poches, sauvagement. Une odeur âcre de fumée saisit à la gorge. Il ne faut pas tomber, car tomber c'est ne plus pouvoir remonter et c'est la mort à quelques heures de la libération. Le bateau penche manifestement. Un grand nombre restent au fond de la cale, prostrés, incapables d'un mouvement. Nous nous agrippons avec l'énergie du désespoir, bavant, toussant, les vestes déchirées. Les explosions se succèdent sans arrêt. Nous jaillissons sur le pont comme projetés par une force inusitée. La panique est indescriptible. Tout près de nous, le Cap Arcona est en flammes. D'énormes volutes de fumée s'en dégagent, qui se rabattent sur nous. Des cris terrifiants s'en échappent. Des centaines d'hommes ne peuvent sortir des étroits couloirs où ils s'écrasent, asphyxiés par la fumée, brûlés par les flammes. Des centaines d'autres, déjà dans l'eau, coulent par congestion, par épuisement, ou atteints par les balles des Posten embarqués sur les chaloupes et qui veulent les empêcher de s'y accrocher. De féroces pugilats ont lieu autour de ces chaloupes qui chavirent... Une corde pend à l'extérieur. Des grappes humaines s'y laissent glisser. Je saute et je tombe maladroitement. L'eau glacée me suffoque. Je ferme les yeux. Je ne saurai jamais comment j'ai atteint la jetée.

Le 4 mai les autorités britanniques établissent le premier bilan. Il y a 7.300 disparus parmi les déportés et 600 parmi les Allemands. En moins d'une heure étaient morts l'immense majorité des déportés évacués de Neuengamme sur Lübeck.

C'est là un témoignage vécu de ce qui avait signalé la présence des déportés à l'intérieur. bord des navires aux autorités alliées.(1)

Il apparaît ainsi que quelques rares déportés, réussissant à s'extraire du navire et pensant trouver un secours en plongeant dans la Baltique, se trouvaient mitraillés par les Allemands, on le comprend, mais aussi par l'aviation anglaise. Comment expliquer ce fait, cette erreur criminelle ?

Avec le temps, de nouvelles informations ont été apportées. Il semble aujourd'hui que le 2 mai 1945, la Croix Rouge suisse

¹ Rapport Noël Still W 309/1592 juin 1945

limite de la zone de sécurité".

Le 3 mai, à 14 h 30, l'escadrille 263,, composée de huit "Typhoons", basée à Ahlhorn passait à l'attaque, se dirigeant sur le Cap Arcona.

Chaque avion tirait ses huit roquettes incendiaires, soit un total de soixante-quatre roquettes. Venait ensuite l'escadrille 197, c'est à dire huit autres "Typhoons", avec chacun deux bombes de 500 livres, soit un total de seize bombes; quinze atteignirent leur but. Le Cap Arcona était en feu.

Entre ces deux attaques, l'escadrille 198, basée à Plantlünne, neuf chasseurs-bombardiers "Typhoons", prenait pour cible le Thielbek et le Deutschland; quatre pour le premier, cinq pour le second.

Le Thiebelk gîta avec un angle de 30° à tribord et coula en vingt minutes. Le Deutschland s'embrasa, se renversa la quille en l'air. Il coulait quatre heures après.

Le pilote Allan Wyse, pilote de l'escadron n°193 de la RAF devait s'en rappeler plus tard et écrire:

"Nous utilisons nos canons pour tirer sur les types dans l'eau... Nous les abattons dans l'eau avec des canons de 20 mm. Une chose horrible, mais on nous avait dit de le faire et nous l'avons fait. C'est la guerre."

**Bilan définitif de ce drame:
Environ 8.000 morts (7.300 déportés et 600 SS)**

314 déportés et 2 membres d'équipage furent sauvés.

L'Athen débarqua, sains et saufs, 1.998 déportés

Pendant des années la mer Baltique rejeta des corps et des morceaux de squelette tandis que Rolls-Royce, fabriquant de roquettes, utilisait la photo du Cap Arcona pour vanter la qualité de son matériel.

La libération ou la mort ?

Le 5 mai 1945, les troupes britanniques qui entrent dans le camp de Neuengamme, trouvent un camp vide.. 106.000 déportés sont passés au KL de Neuengamme et dans ses kommandos.. On estime le nombre total des morts dans ce camp à 55.000.. (Sous réserve du cas des "bus blancs" que nous verrons ci-après

4°) Les bus blancs

Ce fut là une opération humanitaire menée par la Croix-Rouge suédoise, sous le couvert du comte Folke Bernadotte et qui permit la libération de 15.345 déportés, dont 7.795 scandinaves et 7.550 d'autres pays.

Il faut préciser que Heinrich Himmler, qui avait ordonné la disparition des déportés, preuve du crime nazi, souhaitait trouver une porte de sortie à la fin du conflit qu'il voyait très proche. Lui, et son subordonné Walter Schellenberg, examinaient la possibilité d'un traité de paix séparé avec les puissances occidentales pour lequel la Suède pouvait s'avérer un intermédiaire utile. La libération de quelques déportés pouvait servir dans les négociations. Le masseur du Reichsführer, Felix Kersten allait servir d'intermédiaire entre le ministère des affaires étrangères suédois et Himmler. Dans un premier temps, étaient libérés, 50 étudiants norvégiens, 50 policiers danois et 3 suédois, en décembre 1944. Il était essentiel de ne rien dire à la presse, Hitler devant ignorer ces tractations qu'il n'aurait pas approuvées. Ce silence allait se prolonger jusqu'au 28 avril 1945, date à



Le comte Folke Bernadotte

laquelle Hitler limogeait Himmler.

Entre temps, un système d'évacuation s'était mis en place; plus particulièrement, pour les déportés scandinaves. Un point unique de rassemblement était défini: Neuengamme qui allait recevoir ces candidats à la libération. Ainsi, 2.200 Danois et Norvégiens arrivèrent du camp de Sachsenhausen.

Le camp de concentration de Neuengamme se déclarait très rapidement surpeuplé alors que tous les

Scandinaves n'étaient pas encore rassemblés. Il devenait nécessaire de vider le trop-plein de détenus. Les SS n'ayant pas de moyens de transport à leur disposition, demandaient alors, tout simplement, que les "bus blancs" se chargent de ce transfert. C'est ainsi qu'entre le 27 mars et le 29 mars 1945, des transferts de déportés ont été faits pour le compte des SS en direction des camps d'Hanovre, Salzgitter et Bergen-Belsen où les attendaient parfois des conditions de vie plus dures que celles qu'ils avaient connu jusqu'alors. Environ 2.000 individus, malades ou mourants, étaient ainsi sacrifiés.

A l'issue du conflit, cette opération se voulait, pour certains, comme l'un des symboles d'une aide humanitaire courageuse au coeur de l'enfer. Aujourd'hui, la question se pose: fallait-il sacrifier des vies pour en sauver d'autres ?

Le constat est dès lors dans tous les esprits. N'était-ce pas une trahison, que d'accepter une contrepartie, ces 2.000 détenus, dont la plupart moururent pendant le trajet, ou juste après

5°) Ouverture des camps

L'évacuation systématique des camps conduisait inévitablement, dans la plupart des cas, à ne laisser sur place que des cadavres, des moribonds ou des invalides.

Ce fut ce qui se produisit à **Bergen-Belsen**, libéré par les Britanniques le 14 avril 1945, qui découvrirent 60.000 survivants. Malheureusement, 13.000 périrent encore jusqu'en juin. A **Dora**, le 11 avril 1945, les Américains trouvaient quelques survivants au Revier. Mais rappelons nous le drame de Gardelegen dont nous avons pris connaissance en page 3. Au camp de **Flossenbürg**, le 23 avril 1945, les Américains du 538 ème régiment de la 90 ° division d'infanterie constataient que trois jours plutôt, quatre colonnes de déportés, d'un total d'environ 15.000 individus étaient parties sur les routes; on comptera, au total, 7.000 morts. De même, le camp de **Gross-Rossen** pour lequel l'évacuation s'est

soldée par une effroyable hécatombe. Le 5 mai 1945 les soldats soviétiques constateront que les malades du Revier ont été massacrés. A **Natzwiller-Stuthof**, dans l'Alsace annexée, se jouera une autre tragédie; c'est là que seront exécutés les résistants du groupe "Alliance". Cela dura trois jours et 150 à 200 détenus furent abattus d'une balle dans la nuque avant le four crématoire. Les soldats du 6ème corps d'armée américain entrèrent le 23 novembre 1944, dans un camp vide.

Dans certains camps, pourtant, des déportés, ne pouvant abandonner le combat, se rassemblaient, se structuraient avec, dans le début, des idées de sabotage mais aussi le désir de survie. Le cours des événements, le débarquement de juin 1944, apportaient la certitude d'une victoire prochaine. Connaissant la détermination nazie de supprimer le monde concentrationnaire, ces comités,

le plus souvent de constitution internationale, allaient tenter de contrer l'ennemi.

A **Auschwitz**, cette résistance fut décapitée: "La Résistance ne put jouer de rôle décisif dans la phase finale de l'histoire d'Auschwitz" (Mémorial de la Fondation, page 171). L'évacuation générale allait durer du 17 janvier 1945 au 19 suivant. L'ensemble des Krématorium avait été dynamité le 25 janvier. Les fosses étaient camouflées sous des plantations d'arbres. Le camp était libéré le 27 janvier 1945 par les soviétique qui trouvaient là 7.650 personnes, essentiellement des malades

Büchenwald fait partir, sur évacuation, 28.825 détenus. Et puis, le 11 avril 1945, une première alerte aérienne est déclenchée à 7 heures. La sirène du camp retentissait à 11 heures et, par haut-parleur, les SS recevaient l'ordre de partir.

Quelques tirs se font entendre, mais les libérateurs approchent. Les Allemands s'enfuient dans l'affolement. Vers 14 h 30 c'est aux Résistants clandestins de s'emparer des locaux administratifs. Un groupe de 120 hommes de la compagnie de choc armés de fusils et de grenades. Des hommes parmi lesquels se trouvaient le colonel Manhès et Marcel Paul, déportés français.

Vers 16 heures, les premiers Américains arrivent. Le Comité international clandestin prend en main l'administration du camp et arrête plus de 150 SS avant 22 heures.

C'est là que, le 19 avril 1945, les 21.000 détenus présents, de toutes les nationalités font le serment de continuer le combat.

De cette Appellplatz, en ce lieu de crimes fascistes, nous jurons devant le monde entier: nous n'abandonnerons la lutte que lorsque le dernier des coupables sera traduit devant le tribunal des peuples. L'écrasement définitif du nazisme est notre tâche. Notre idéal est la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté. Nous le devons à nos camarades tués et à leurs familles. Nous le jurons

Dachau:

Un lieu où le Comité national français est présidé par Edmond Michelet alors que différentes nationalités tentent de constituer des comités de résistance clandestins. Un comité international existe. Deux buts principaux pour lui: le possible sabotage et l'entraide pour la survie.

Ces comités ne peuvent empêcher la mise sur la route d'une colonne de Russes qui quitte le camp vers minuit sous la menace des mitrailleuses. En trois jours de marche la colonne aura perdu la moitié de ses effectifs..

Dans la nuit du 28, les SS quittent le camp. Le 29 les déportés s'organisent sous la direction des comités qui ne sont plus clandestins. Et le 30 avril 1945 les Américains arrivent.

Plus de 2.500 malades vont décéder entre le 29 avril et le 16 juin 1945. Le 18 mai 1945, le général Leclerc vient saluer les

déportés. Il déclare avec émotion: "En vous, ce sont des soldats que je salue."

Neuengamme

La mise en place d'un Directoire militaire ne peut aboutir (1)

Vers le mi avril 1945, étaient exécutés des enfants ayant subi des inoculations. Dix garçons, dix fillettes.(2). Pendus à un crochet...

Avril 1945, départ des kommandos vers le camp central, vers Neuengamme à pied. Les malades sur Bergen-Belsen sur les "Trains de la mort". C'est là que se place le "drame de Gardelegen" que nous avons vu en page 3.

Pour l'évacuation du camp central, trois convois: l'un vers Bergen-Belsen, un pour Sandbostel, le dernier pour Lübeck. Peu d'arrivant à destination. Le train pour Sandbostel n'arrive qu'après un périple de 735 kms, parmi les arrivants peu survécurent(.3). Rappelons encore le drame de Lübek (voir page 6).

Le 5 mai 1945, les Britanniques trouvaient le camp vide

Ravensbrück:

La Résistance n'a pas d'organisation structurée. Ce sont des contacts personnels, entre un nombre limité de femmes.

A partir de 1945, l'organisation clandestine se prépare en vue de la liquidation éventuelle du camp. L'Entente internationale fut enfin organisée.

On constatera, toutefois, des modalités différentes dans la libération des détenues.

Ainsi après un accord entre Himmler et la Croix-Rouge suédoise, un premier convoi partira début avril 1945 pour la Suisse. Les autres passeront par la Suède (la Suisse étant coupée par les combats). Certaines détenues seront transférées à Bergen-Belsen ou Mauthausen. Il y eut quelques évasions pendant l'évacuation des kommandos extérieurs ; d'autres kommandos connurent les « Marches de la Mort »; certaines furent libérées dans le camp même.

¹ *Le livre de la Déportation, page 24*

² *Dito, page 205*

³ *Dito, page 206*

A noter que le 1^{er} avril 1945, les malades graves étaient envoyées à la chambre à gaz ; le 22 avril 1945, seize tuberculeuses étaient gazées, une colonne de quinze ambulances danoises transportait 200 malades, le 23 avril 1945, 800 femmes partent dans des autobus et le 25 suivant, un deuxième transport de Françaises malades est parti pour la Suède.

Et puis, le 30 avril 1945, plus de Aufseherinnen. Seules 2.000 femmes, hommes et enfants se trouvent sur place. lors de la libération du camp par l'Armée Rouge.

Sachsenhausen

Dés juillet 1941, il existe une organisation clandestine (antifascistes allemands). Maintes fois décimée, elle se reconstitue.

Une résistance française autonome apparaît dès le 25 janvier 1943 en relation avec résistance internationale. Solidarité, manifestations...

Un groupes de combat est mis en place et un plan de défense est élaboré. Pas d'armes. Dès 1941, fabrication de poignards français. (Huit automatiques Mauser, 300 cartouches et vingtaines grenades du magasin SS.)

Le 1^{er} février 1945, la direction du camp prépare l'extermination des détenus de Sachso et de ses dépendances. C'est l'ordre du Reichsführer Himmler et le 2 février 1945 commencent les exécutions. Entre février et mars 1945 5.000 détenus furent tués.

21 avril 1945, l'évacuation générale est ordonnée (30.000 hommes et 5.000 femmes) « Les marches de la mort » direction la Baltique. Nous avons vu ce que cela put être.

Le 22 avril 1945 arrivaient les éclaireurs soviétiques. Il ne restait plus au camp que les malades du Revier (3.000 hommes et 2.000 femmes plus quelques enfants malades).

Les 2 et 3 mai 1945 les 18.000 survivants étaient libérés entre Crivitz et Schwerin. 7.500 femmes environ ont été libérées par la Croix-Rouge suédoise.

Mathausen:

Un mouvement clandestin s'est organisé, il sera rudimentaire jusqu'en 1943. Au

printemps 1944 comité international était mis en place. Sont en possession de quelques pistolets et de quelques grenades. Ils obtiendront l'accès à un meuble contenant des armes SS. Aussi, lorsque dans les derniers jours d'avril les SS se retirent le Comité international prenait en main l'administration du camp. Le 5 mai, jour de la première réunion du C.I, celui-ci décidait l'occupation du village de Mauthausen et la recherche des SS en fuite. Le bourgmestre nazi était lui-même remplacé par un antifasciste.

Le 7 mai, la III^e armée américaine,

prenait possession du camp. Malheureusement, celui-ci n'ayant pas été signalé à la 11^e division, le ravitaillement du camp n'était pas prévue. Au cours des dernières journées, nous dit-on, la mortalité fut effroyable.

Une révolte se produisit au camp d'Ebensee, camp annexe de Mathausen, quelques jours avant la libération du kommando qui comprenait plus de 20.000 hommes; ce jour-là, profitant de l'appel du matin le commandant ordonnait aux déportés d'entrer dans l'une des galeries souterraines du camp où avait été installée une vieille

locomotive bourrée d'explosifs.. Conscients des intentions nazies les déportés refusaient de se résigner. à cette fin programmée. Les SS hésitaient alors puis puis renonçaient au massacre. Le camp d'Ebensee était libéré le 6 mai 1945. Il fut le dernier délivré.

Stutthof:

A l'approche des troupes de l'Armée rouge le camp est évacué le 25 janvier 1945. A leur arrivée dans le camp, les soldats soviétiques ne trouvaient que 385 moribonds.

III - Retour des déportés

1) Préparation au retour

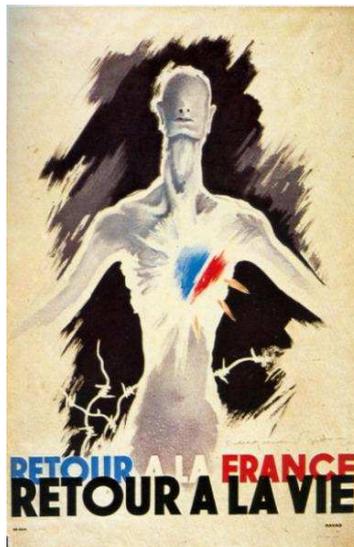
La fuite des bourreaux et le départ des Alliés n'apportent pas, dans l'instant, un retour complet à une vie sans heurts, sans restrictions, sans contraintes. C'est ainsi que pour certains c'est le retour vers un camp de prisonniers de guerre malgré leurs protestations et leur désir de rentrer chez eux. Ce désir est si fort qu'ils partiraient à l'aventure par leurs propres moyens avec les mille dangers possibles. Et pourtant les retours s'amorcent. Mélangés aux prisonniers de guerre ou aux S.T.O., passant par de nouveaux camps, ils finissent par atteindre la Belgique puis sont dirigés sur Paris.

Mais, effectivement, le constat est fait d'un manque total de moyens et d'organisation. C'est la recherche de nourriture, d'un abri, de vêtements. Pour beaucoup, livrés à eux-mêmes, ils se nourrissent trop et mal. Georges Roux, survivant de Sachsenhausen, rejoint ses compagnons avec quarante kilos de beurre. Chacun d'entre eux en mange bien une demi-livre par jour ! (1). Répétons-le , les premiers soldats libérateurs n'ont rien pour eux, ils sont là pour maintenir l'ordre.

Les premiers jours, c'est la redécouverte des douches accompagné de l'immense plaisir de voir les civils allemands réquisitionnés assurer les corvées de nettoyage.

L'organisation aidant, se profile enfin le retour. Tout d'abord, opération de désinfection mais aussi recherche des personnages indésirables. C'est ainsi que quarante S.S sont découverts infiltrés parmi eux.

Libérés, mais trop amoindris, beaucoup vont mourir par la dysenterie, l'épuisement, le choc avec l'alimentation mal gérée. Il y aura encore des morts



dans les convois de retour. D'autres devront subir les hôpitaux et les maisons de repos pendant des années étant incapables de regagner leur foyer. Emile Soulu, habitant de Mérignac, devait retrouver une vie à peu près correcte au bout de quatre années de soins.

est confiée à Henry Frany, Résistant, fondateur du Mouvement "Combat". Il n'y a pas simplement le retour des déportés à prévoir. Ils seront noyés au milieu des Prisonniers de guerre, comme des S.T.O. de retour. Les convois vont éviter Paris, dans la mesure du possible. Un total de 173 centres d'accueil vont trier les arrivants aux frontières et dans les grandes villes .

Chaque personne doit se soumettre à un contrôle médical et démontrer, par la suite, à la Sécurité militaire qu'elle n'est pas un ancien collaborateur, ou une ancienne collaboratrice, désirant rejoindre en toute impunité, ce pays qu'il, ou qu'elle a pourtant trahi.

Après contrôle, chacun se voit attribué une prime d'accueil de 1.000 francs., la possibilité de changer 100 marks au taux de 20 frcs, un colis alimentaire, des vêtements civils et un bon de transport.

Toutefois, il devint très rapidement apparent que l'état de santé de certains déportés nécessitait, bien sûr une prise en charge médicale, mais aussi parfois un hébergement ne serait-ce provisoire.

Le choix se porta sur l'hôtel Lutétia. Il fut réquisitionné et, de par sa nouvelle activité, fut approvisionné régulièrement et abondamment en vivres.

L'organisation des retours d'Allemagne

¹ Sachso, page 567

2°) L'hôtel Lutétia et après

Le plus important centre d'accueil fut encore l'Hôtel Lutétia qui, après avoir servi de Quartier général à l'armée d'occupation, fut à nouveau réquisitionné pour recevoir les déportés rapatriés sur Paris. Malgré la bonne volonté de chacun le retour ne se fit pas sans rencontrer quelques difficultés. Le personnel préposé à la réception n'était pas préparé et, malgré tout son dévouement, ne savait pas prendre la mesure de la détresse de ces revenants.(1) Ceux-ci, d'ailleurs, excédés par les formalités qu'ils avaient à accomplir, s'impatientent à l'idée de retrouver la vie civile. D'autres, qui ont tout perdu dans les camps, restaient bloqués sur cette libération prélude à un avenir improbable. Qu'étaient devenus les leurs? Qu'allaient-ils retrouver à leur retour? Et puis, nous relevons, au cours de nos lectures, cette petite phrase(2) **"En arrivant en France, nous ne sommes pas tout à fait libérées du camp, nous restons pendant quelques années entre deux mondes qui s'affrontent en nous."**

Certes, ces femmes et ces hommes étaient épuisés physiquement et le rugueux contact quotidien avec la misère et la mort pouvait expliquer le désarroi dans lequel ils se trouvaient. Mais ils faisaient aussi ressortir une autre angoisse qui leur paraissait la plus grave de toutes. (3) Leur plus profonde blessure **"- que même les hommes de Verdun qui revenaient d'un enfer, n'ont pas connu, eux qui éprouvaient une certaine estime pour un adversaire dont la vie était aussi dure et dangereuse que la leur -"** ce fut cet univers concentrationnaire offrant aux êtres les plus abjects, les plus brutaux, la plus totale maîtrise sur des corps et des âmes qu'ils pouvaient écraser selon leur bon vouloir. **"Ce besoin d'avilir, de faire souffrir en dépit de toute la force que peut représenter un échange de regard, c'était là le surcroît de notre enfer."**

Devant l'hôtel et jusque dans le hall, il y avait cette foule brandissant des photographies, en lançant le nom de l'être attendu, en espérant que l'un des

survivants le reconnaîtrait ou pourrait donner quelques nouvelles. Cruelle épreuve pour ceux qui étaient de retour. Pourquoi eux? Ils ne pouvaient le dire. De nombreux survivants se sentaient coupables, leur survie leur donnait le sentiment d'avoir trahi. Devant cette foule ils étaient, pour la plupart, en quelques sorte, désemparés.

Le retour du déporté à son dernier foyer familial entraînait, le plus souvent, des élans de sympathie et de solidarité mais que retrouvait-il? Parfois, rien. et quand



collection personnelle

bien même la famille serait là, au grand complet, après tant de souffrances subies, la rescapée, le rescapé, de retour en ses foyers, n'était plus la même, n'était plus le même. Et puis les enfants avaient grandi... Certains se découvraient un parents qu'ils n'avaient jamais connu. Dans des familles décimées par les



arrestations, c'était parfois la déchirante découverte d'un époux fusillé, d'un conjoint, d'un père, d'une mère, perdu dans le monde concentrationnaire, un autre camp, un autre drame... C'était presque, là, un point de rupture. Marie-Jo Chombard de Lowe, femme d'exception, avait impressionné des amis rencontrés par son regard: Avec le regard qu'elle a, ta petite soeur sera morte dans une semaine." (4)

Dans certains milieux le fait d'avoir été arrêté et d'aller en prison avait entraîné la honte sur la famille. Il est même cité le cas d'une jeune fille qui, revenant des camps fut littéralement jetée à la rue par ses famille. (5) Et puis, les couples détruits par l'absence, par l'oubli ...

Le monde Résistant ne fut pas non plus des plus fidèles. Nous avons connu des chefs de maquis, de groupe ou de réseaux qui, tirant un trait sur ces déportés qu'il pensait ne plus revoir, faisait homologuer à leur nom des actions justifiant promotions ou décorations.

Pour beaucoup, il restait encore la solidarité que la misère leur avait connue.

La réadaptation n'était pas facile. **"Indifférentes, blessées ou révoltées, nous regardions avec une lucidité étonnée cette société dont nous ne faisons plus partie, dans laquelle nous ne sommes pas de suite rentrées."**(6)

Réadaptation difficile car elle demandait de combattre et les souffrances subies avaient usées les corps. C'est ainsi que sept ans après le retour 35% des déportés revenus étaient décédés.(7)

La réadaptation ne pouvait empêcher de voir subsister des réflexes conditionnés face à la brutalité, à la misère en guenilles, aux êtres affamés...

Il y eut encore la reprise et parfois la recherche d'un travail. avec parfois un départ à zéro: logement pillé, plus de meubles, de vêtements.

Beaucoup de jeunes, arrêtés étudiants, devaient, soit reprendre leurs études quand ils le pouvaient, soit accepter d'entrer dans le monde du travail coûte que coûte. Il leur fallait changer leur fusil d'épaule oublier les projets devenus présomptueux parce que aujourd'hui injoignables.

1 Lutétia, Pierre Assouline, Gallimard, 2005

2 Les Françaises à Ravensbrück, page 287

3 Les Françaises à Ravensbrück, page 291

4 Toute une vie de Résistance, page 160

5 Les Françaises à Ravensbrück, page 299

6 Les Françaises à Ravensbrück, page 304

7 Les Françaises à Ravensbrück, page 306

IV - Découverte de l'univers concentrationnaire

De nombreux témoignages de déportés nous confirment combien il leur fut difficile d'expliquer quel fut leur calvaire. Cela paraissait tout d'abord tellement incroyable ... Et puis, leur répondait-on, "Nous avons souffert, nous aussi...". Réolument le témoignage viendra plus tard.

Pour autant, cela ne veut pas dire que l'existence des camps de concentration était totalement ignorée. Dès 1933, date de l'ouverture du camp d'Oranienbourg-Sachsenhausen, s'échappaient des informations hors des frontières du Reich jusqu'aux portes du monde libre. Le magazine Vu publiait un reportage sur la vie dans le IIIème Reich. Des photos clandestines étaient prises de Sachsenhausen et de Dachau. Parmi les photographes, l'une d'entre eux, Marie Vogel, tutoyait son futur car elle reviendrait comme Résistante et Déportée; elle s'appellerait alors Marie-Claude Vaillant-Couturier. (1)

Les Allemands, premières victimes de ce monde brutal, alertaient le monde par des articles et des articles dont certains étaient traduits en français. Ce fut le cas de H. Breimer, *Au camp d'assassins de Dachau*, paru en 1933, *Les horreurs fascistes en Allemagne*, de K. Burger, en 1934, comme *Oranienbourg, la sinistre geôle de l'enfer hitlérien*, de Gerhart Seger. En 1938 sortait un livre intitulé *Le peuple allemand accuse*, ouvrage préfacé par Romain Rolland qui écrit, en particulier: "*Les choses éloignées sont à notre porte; elles ont passé le seuil de notre porte. Le crime et le malheur fussent-ils au bout du monde, le bout du monde n'est plus que le bout de notre chambre: même si nous les fuyons, le crime et le malheur viendront nous chercher*"

En 1939, le gouvernement britannique fait paraître un Livre blanc (2) s'intitulant: Documents concernant les traitements infligés en Allemagne à des

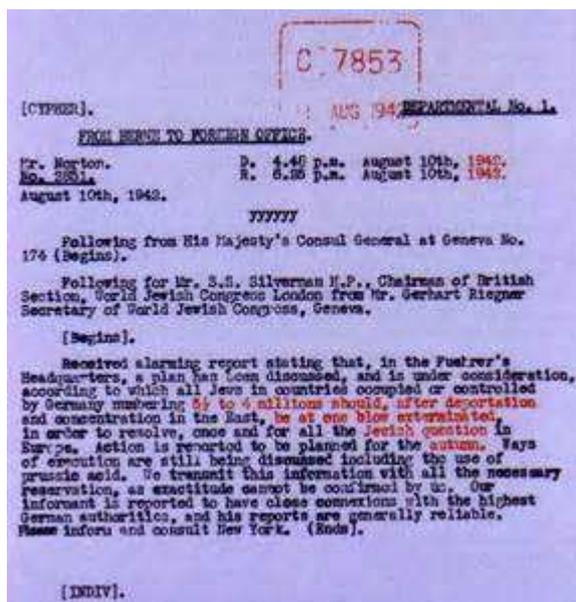
1 Voir, pour ce chapitre particulier le n°43 de la revue *Mémoire Vivante* d'octobre 2001.

2 Un livre blanc est un recueil d'informations objectives et factuelles destiné à un public déterminé pour l'amener à prendre une décision sur un sujet particulier



Gerhart Seger (Wikipedia)

nationaux allemands. Ce document fait état des sévices perpétrés dans les camps de Dachau et de Buchenwald. Le lundi 8 avril 1940, le quotidien *Le Matin*, allant un peu vite en besogne, annonce l'anéantissement des Israélites en Allemagne. Bien que prématurée cette annonce allait être suivie, le 10 août



1942 par le télégramme que Gerart Riegner adressait aux consuls américain et britanniques à Genève et aux principaux dirigeants du Congrès juif mondial. C'était l'annonce de la "Solution finale", mise au point à Wannsee, le 20 janvier 1942, par les autorités nazies. Le télégramme de Riegner ne connaîtra de reconnaissance officielle que le 17 décembre 1942, date à laquelle onze gouvernements alliés et le Comité de la France combattante publiaient une déclaration commune dans laquelle ils se déclaraient informés que les autorités nazies mettent en application les intentions précédemment annoncées

d'exterminer les populations juives.

En France, juillet 1942, c'est la *Rafle du Vel d'Hiv* qui allait choquer la population. Des protestations s'élèvent: celles de Monseigneur Saliège ou Monseigneur Théas. La presse clandestine s'y attarde. Mais ce n'est qu'en septembre 1943 que le mouvement "*Défense de la France*" publie un numéro spécial "Les fruits de la haine" consacré aux Résistants torturés soit par la Gestapo, soit par la police française mais aussi aux camps de concentration. Documents pris dans d'autres brochures. Les nouvelles parvenant des camps sont tout à fait exceptionnelles; elles ne peuvent parvenir que de déportés évadés ou de prisonniers libérés.

Il faudra attendre l'ouverture des camps par les armées alliées pour découvrir l'horreur à son comble. On connaît le choc que fut l'arrivée des Britanniques au camp de Bergen-Belsen et par le film qui en fut fait.

Peu à peu se dévoilait l'horreur concentrationnaire.

Marie-Jo Chombard de Lowe écrira "Certains déportés se sentaient le devoir de parler, de témoigner de l'horreur nazie, mais comment communiquer vraiment ? Les faits étaient connus, pourtant notre vécu profond était incommunicable, si ce n'est par des expressions touchant à la sensibilité, comme des poèmes de déportés. Beaucoup se sont tus pour faciliter leur réinsertion et pour ne pas blesser leurs proches, mais beaucoup, sans doute moins atteints ou plus militants, ont parlé, pour que ne disparaisse pas le souvenir des morts et pour alerter, face à la renaissance des conceptions dont nous avons subi les conséquences les plus graves." (3)

Il est intéressant de noter que, d'une manière générale, les Déportés de retour n'eurent aucun contact avec les professionnels thérapeutes que l'on retrouve aujourd'hui dans toute situation dramatique.

Les silences qui suivirent le retour peuvent

3 Toute une vie de Résistance, page 160

s'expliquer de différentes manières. Il y *feraient égorger*."(4) ou, d'une manière affirmant que les survivants sont "gênants" eut, comme nous l'avons déjà vu, le plus simple "*Les seuls témoins crédibles* ce que confirme Bruno Bettelheim pour syndrome du survivant. Et puis, que *sont les témoins morts*". Même Elie qui "*ceux qui témoignent ont toujours été* pouvaient-ils dire lorsque leur était Wiesel sème le trouble et l'embarras en *une gêne pour autrui*." asséné la pensée de Pascal: "*Je ne crois que les histoires dont les témoins se*"⁴

Pensées, IX, page 593

V - Et maintenant...

Les témoins ont enfin parlé nous avançant la raison que:« *Ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter.* »(1)

Le témoignage devient une arme utilisé pour ne point revivre les erreurs du passé.

Par ailleurs, le travail des historiens a permis de comprendre et d'expliquer la structure du monde concentrationnaire. Il faut aussi mettre en avant les travaux des différents tribunaux qui, depuis celui de Nuremberg² chargé d'étudier, de tenter de comprendre et de punir le haut de la pyramide, se sont échelonner dans le temps. Bien trop lentement.

Aujourd'hui, les derniers témoins sont encore à nos côtés. Pour combien de temps ? Malgré tout leur désir de s'alléger de leur trop plein de souvenirs, auront-ils rempli leur rôle ? Soixante dix ans se sont pratiquement écoulés. Après une période de questionnement, d'hésitations, les témoignages se sont multipliés dans les écoles élémentaires, les collèges, les lycées, les écoles de formation des apprentis, les universités, lors de la préparation des futurs professeurs ou dans des colloques ouverts au public.

Après tant d'effort on constate encore qu'un bon nombre de nos concitoyens, par paresse, manque de curiosité ou faute d'intérêt, ignore ce grand pan de notre histoire que fut la Résistance et sa tragique continuité, la Déportation.

Qu'en est-il aujourd'hui du serment de Buchenwald: "*Plus jamais ça !*" On le connaît, on apprécie sa profonde implication, mais on regrette que son application soit si difficile et improbable.

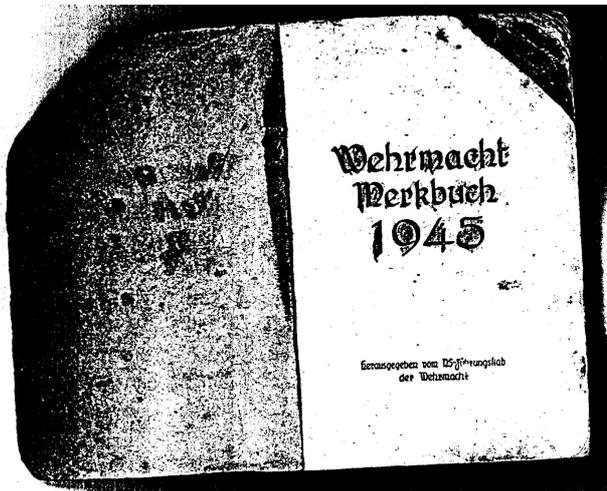
Par ailleurs, rappelant, par leurs témoignages, les dangers représentés par les doctrines antisémites, antiracistes, national-socialistes, les déportés, avec nous, ne peuvent que constater la résurgence de ce que Bertolt Brecht appelait "La bête immonde".

Les témoins vont disparaître. Ils ne sont pratiquement plus là. Un gros travail reste à faire afin que toute cette douleur ne tombe pas dans l'oubli.

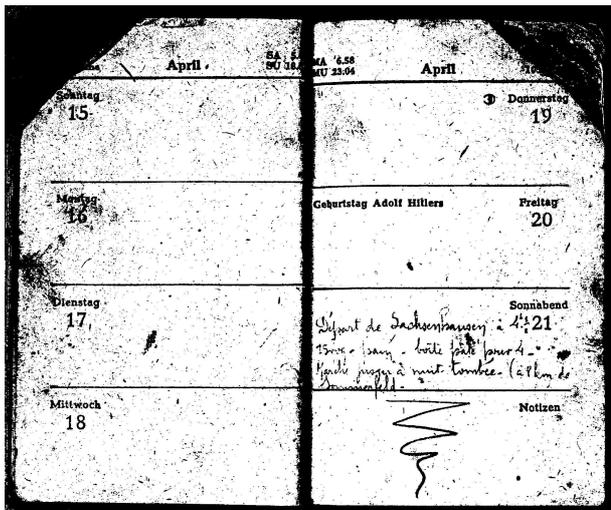
Jacques Loiseau

¹ *La vie de Raison, Georges Santayan*

² *Le Procès de Nuremberg formé pour juger les principaux responsables nazis dura du 20 novembre 1945 au 1er octobre 1946*



**Transcription du carnet de route
tenu par Guy Chataigné
sur un Wehrmacht Merkbuch,
lors de "la marche de la Mort" du
camp de Sachsenhause
(200 km. à pied, le froid, la faim, la soif)**

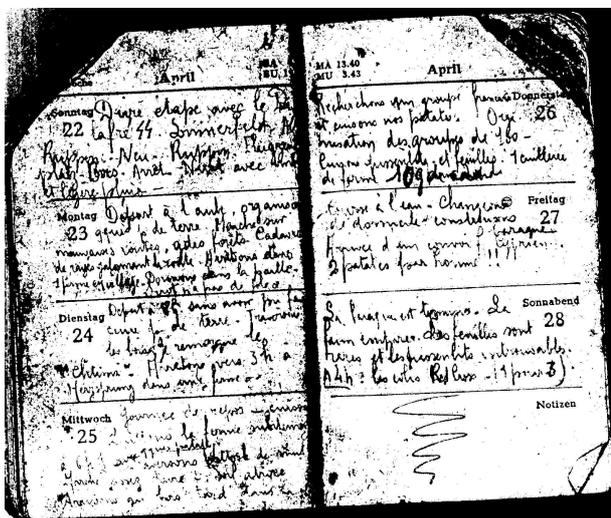


Samedi 19 avril

Départ de Sachsenhausen à 4h1/2

1.500 g. de pain, boîte de pâté pour 4.

Marche jusqu'à nuit tombée (à 8 km. de Sommerfeld)



Dimanche 22 avril -

Dure étape avec le Balafre SS. Sommerfeld, Alt-Ruppin, Neu-Ruppin-Flugzengplatz. Bois. Arrêt. Nuit avec vent et légère pluie

Lundi 23 avril -

Départ à l'aube; "organisons" quelques pommes de terre. Marche sur mauvaises routes; grandes forêts: cadavres de rayés jalonnant la route. Arrêtons dans une vieille ferme, au village. Dormons dans la paille. Sirot n'a pas de place.

Mardi 24 avril -

Départ à 8 heures, sans avoir pu faire cuire pommes de terre. Traversons les bois. Je remarque le ch'timi. Arrêtons vers 3h. à Herzprung, dans une ferme.

Mercredi 25 avril -

Journée de repos. Cuisson. Quittons la ferme subitement à 6h1/2 avec quelques patates. Travers Witstock la nuit. Marche assez dure. Soif atroce. Arrivons au bois, tard dans la nuit.

Jeudi 26 avril -

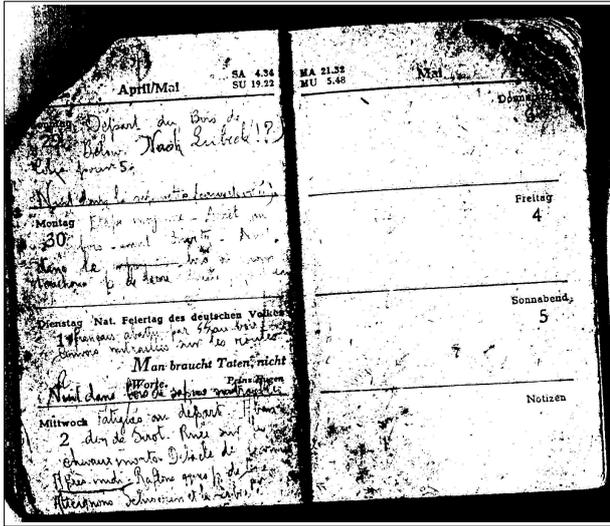
Recherchons un groupe français et cuisons nos patates. Organisation de groupes de 100. Cuisson pissenlits et feuilles. 1 cuillerée de farine. 10 grammes de sucre.

Vendredi 27 avril -

Course à l'eau. Changeons de "domicile". Construisons baraque. Arrivée d'un convoi (Cyprien). 2 patates par hommes.

Samedi 28 avril -

La baraque est terminée. La faim empire. Les feuilles sont rares et les pissenlits introuvables. A 4h les colis Red Cross (1 pour 3).



Dimanche 22 avril -

Départ du bois de Below. Nacht Lübeck?. colis pour 5. Nuit dans la sapinette. Couverture volée.

Lundi 30 avril

Etape moyenne. Arrêt au bois avant Crewitz. Nuit dans le bois où nous touchons pommes de terre. Queue pour l'eau.

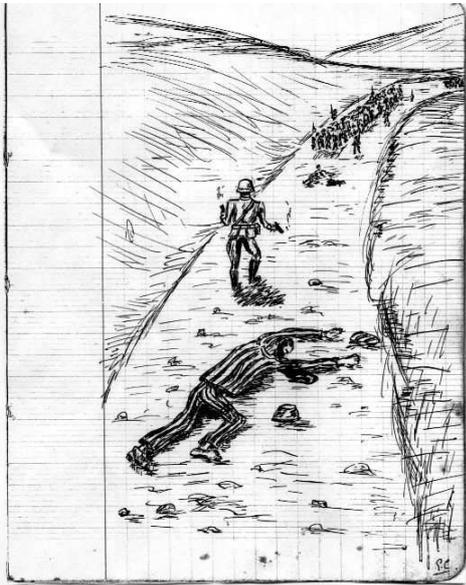
Mardi 1er mai

1 Français abattu par SS au bois (Kénavo). Convois mitraillés sur les routes. Nuit dans bois de sapins mitraillés.

Mercredi 2 mai

Fatigués au départ. Abandon de Sirot. Ruée sur les chevaux morts. Débâcle de l'armée.

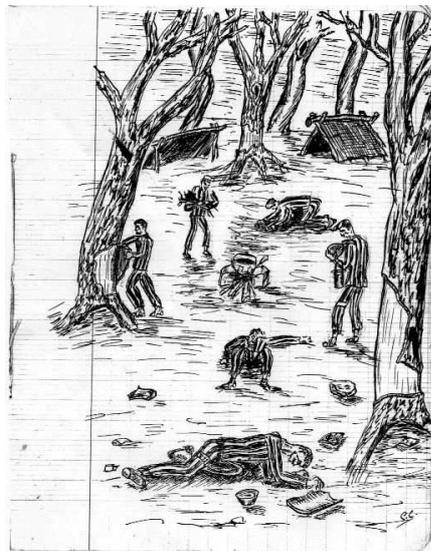
Après-midi: Rafflons quelques pommes de terre. Atteignons Schwerin et la Liberté!



Le trainard est abattu



Route sanglante



Recherche de feuilles, d'écorce ou de pissentiis

VI - Documents de travail

1°) Témoignages

Brault	Camp Sachsenhausen
Canet Pierre	Neuengamme
Castets André	Sachsenhausen
Chataigné Guy	Sachsenhausen
Dauba René	Sachsenhausen
Doumain Roger	Sachsehhausen
Ducos Guy	Sachsenhausen
Dumon André	Sachsenhausen
Dupau René	Sachsenhausen
Durou Georges	Sachsenhausen
Duval Jean-Baptiste	Sachsenhausen
Eyquem Adrien Pierre	Dachau
Grébol Jacques	Sachsenhausen
Guérin Ianis	Flossenbourg
Lechner René	Flossenbourg
Leroyer Roger	Buchenwald
Pagés Henri	Mauthausen
Saint-Marc Hélie (de)	Buchenwald
Saufrignon Pierre	Neuengamme
Soulu Emile	Neuengamme

**Ces témoignages sont
consultables sur
le site Internet:**

**"Ce que fut la Résistance en
Gironde"**

<http://www.ffi33.org>

2°) Bibliographie

Auschwitz, Les nazis et la solution finale, Laurence Rees, Albin Michel, 2005
 Mauq, Art Spiegelman, Flammarion, 1998
 Les combats de la mémoire, F.N.D.I.R.P., Le cherche-midi, 2006
 Un uniforme rayé d'enfer, Jean-Pierre Renouard, France-Loisirs, 1998
 Les médecins de l'impossible, Christian Bernadac, France-Empire, 1968
 Les médecins maudits, Christian Bernadac, France-Empire, 1967
 Les républicains espagnols dans le camp de Mauthausen, Pierre et Véronique Olivares, Tirésias, 2005
 Le livre de la déportation, Marcel Ruby, Robert Laffont, 1995, Paris
 Les SS, un avertissement de l'histoire, Guido Knopp, Presses de la Cité, 2004
 Mes printemps de barbelés, Georges Durou, Editions les Nouvelles, 2011
 Toute une vie de Résistance, Marie-Jo Chombart de Lowe, Pop'Com, 2002, Paris
 Les Françaises à Ravensbrück, Amicale de Ravensbrück, Gallimard, 1965
 Les camps nazis, Maurice Voutey, Graphein, 1999, Paris
 Aucun de nous ne reviendra, Charlotte Delbo, Editions de minuit, 1970, Paris
 Sachso, Amicale d'Oranienburg-Sachsenhausen, Minuit Plon, 1982, Paris
 Ravensbrück, Germaine Tillion, Le Seuil, 1973, Paris
 Le nazisme en question, Collectif, Arthème Fayard, 2010, Paris
 Espoirs au féminin, Collectif, F.N.D.I.R.P.
 Clamavi ad te, Roger Leroyer, gesamtherstellung, Berlin
 Grand livre des témoins, FNDIRP, 1994, Toul
 La Déportation, FNDIRP., 1994, Toul
 L'écriture ou la vie, Jorge Semprun, Gallimard, 1994
 Adieu, vive clarté, Jorge Semprun, Gallimard, 1998
 Le numéro, Jean-Pierre Vittori, Graphein, 1996, Paris